

l'Orkhon, de la Tola. C'est le pays sacré des anciens Turcs et des Mongols; à merveille, l'archimandrite Palladius le décrit, tel qu'il l'a vu, allant de Chine en Sibérie :

« La route, qui se dirige au Nord-Est, se trouve bientôt barrée [venant de Chine] par le prolongement occidental du mont *Bogdo Ola*; elle tourne alors au Nord-Ouest, et atteint un endroit où la chaîne s'abaisse en forme de selle. Ce passage franchi, nous descendons dans la plaine... L'horizon est bordé de montagnes éloignées; à l'Est, une colline basse nous sépare de la vallée d'Ourga. Au Nord, à la base de montagnes énormes, nous apercevons un épais bosquet d'ormeaux qui s'allonge de l'Est à l'Ouest, sur la rive de la Tola, et se perd avec elle, au Nord-Ouest, dans un étroit défilé aux bords escarpés.

« ... Nous atteignons le sommet de la colline basse qui nous masquait la vallée d'Ourga. Cette vallée se déroule alors devant nous, et tout au fond, à l'Est-Nord-Est, nous entrevoyons une bande jaune allongée; c'est *Kouren*. Nous poursuivons notre route vers le Sud-Est, longeant une chaîne de hautes montagnes couronnant une épaisse forêt de pins..... à notre droite s'étend un contrefort du *Bogdo Ola*; la Tola s'en approche de très près; ses bords et le bas de la montagne sont couverts d'un bois verdoyant. Les hauteurs se dressent à pic, et le sommet, garni, ainsi que toute la chaîne, d'une sombre forêt de pins, se réfléchit dans l'eau<sup>1</sup>. »

Séparant ces verdoyantes montagnes du *Kobi*, « Vide », au sud du *Kenteï*, coule la *Kéroulène* sainte, entre le farouche *Tarkhan*, le *Kenteï*, et le *Khan Ola*, le *Koutdagh*<sup>2</sup>, au-dessus d'Ourga.

« Les eaux de la *Kéroulène* sont regardées par les Mongols

1. Palladius, p. 76.

2. *Khan Ola*, « la montagne du Roi », en mongol; *Kout Dagh*, « la montagne du Pouvoir », en ture.

comme sacrées; ils leur attribuent en même temps une vertu curative, et l'on vient de fort loin s'y baigner<sup>1</sup>.

Là, sur la rive droite de la haute *Kéroulène*, s'élève vers le ciel la sainte montagne du *Tarkhan*. « Sur le sommet de la chaîne antérieure se dressent des amoncellements de pierres qui, noires par endroits ou couvertes d'une mousse jaune pareille à de la rouille, prennent dans l'ensemble une teinte rougeâtre. Ces amoncellements, isolés et à pic, encadrent un plateau uni, verdoyant et incliné d'un seul côté; un passage s'ouvre entre deux de ces tours naturelles, sorte de crevasse où le vent s'engouffre avec un bruit de tonnerre lointain. Sur le plateau, on aperçoit un assez grand nombre de blocs rocheux en forme d'enclumes; c'est de là sans doute que cette montagne a reçu son nom de *Forge de Djenghiz khan*; mais rien ne s'oppose non plus à ce qu'il y ait eu ici, autrefois, des exploitations de minerai de fer... [Sur le *Tarkhan*] les Mongols redoutent la colère des esprits de la montagne... Ils nous montrent l'*Obo* où l'on apporte les victimes offertes à ces esprits...; sur la cime du dernier rocher, deux *Tsa-Tsa* [petits cônes d'argile regardés comme des images symboliques] entourés de pierres<sup>2</sup>. »

Plus au nord encore, sur le revers exposé aux pluies et aux vents du Pacifique et de l'océan Glacial, la prairie, les immenses forêts, puis les fondrières neigeuses, descendent le long de la *Léna*, du *Yénisseï*, de l'*Ob*, vers les mornes solitudes et les mers mortes du pôle. Au printemps, landes, prairies, herbages, se bariolent et chatoient dans la steppe, à perte de vue. C'est la saison des liliacées et des bulbeuses, de la fleur nationale chère aux Turcs et aux Mongols, de la tulipe aux couleurs changeantes :

1. Palladius, p. 76.

2. *Id.*, p. 72.

*Gueldi Norouz; djemlé alem Gulistan dour chou gun* <sup>1</sup>.

Il est venu, le Norouz; l'Univers est un jardin de roses en ce jour.

L'homme des steppes n'a pas de mots plus amoureux pour exprimer sa joie expansive que celui d'*Eulnek*, « le pré fleuri »; comme l'éphèbe et la vierge grecs rythmaient, aux noces, leur « hymen, ô hyménée », les gars turcs et leurs compagnes chantent autour de la mariée :

*Hai, Hai, Eulnek hai!*

Gai, gai, Prés fleuris, gai <sup>2</sup>!

L'art national, celui des tapis tissés par les femmes, n'a point d'autre motif que les aspects, sans cesse changeants, de la prairie en fleur.

Vient l'été, aride, impitoyable, dans les plaines infinies; autour, les crêtes des remparts montagneux arrêtent et déchirent les nuages chargés de pluie. Les prés se dessèchent et se flétrissent; un brouillard jaune flotte lourdement dans l'air; le vent brûlant chasse devant lui les tourbillons de *thoprak* poussiéreux, et pousse en tous sens les étouffantes *Marcheuses*. A portée des montagnes, le nomade remonte aux vallées, vers ses quartiers d'été <sup>3</sup>, ou rôde, dans la plaine, autour des puits, entre les dunes sourdes, guettant quelque coup à faire :

*El ougri siz bolmas — Tuou burisiz bolmas.*

De peuple sans brigand il n'est pas — De montagne sans loup il n'est pas.

Le *sarte*, « vilain », rivé au sol, ahane dans ses mesures pétries d'argile. A travers la poussière, de même couleur que

1. Vambéry, *Tschagataische Sprachstudien*. Chanson de *Cheidai*, extraite du chansonnier turcoman, p. 139.

2. Pantousov, *Chansons tarantchi*, p. 37.

3. *Yailak* est le mot indigène; *Kichlak*, « quartier d'hiver ».

le fauve *thoprak*, galopent par bandes les antilopes et les *koulanes*, demi-chevaux, demi-onagres; dans les roselières et les fourrés de saksoul rôde le tigre à robe jaune striée de brun; au bord des lacs et dans les vallées, le grand cerf *maral* piétine la terre dure; le chameau sauvage, le *yak* remontent vers les froidures du plateau tibétain, et le mouton *argali*, aux massives cornes en volute, grimpe depuis les moraines jusqu'aux maigres pâturages des Causses pamiennes.

Au milieu de cette fournaise, la vie végétale persiste jusque dans les sables affreux d'Alachan; en août et en septembre, mûrit le *zoulkhir*. « Cette plante atteint une hauteur de soixante centimètres, parfois d'un mètre; elle végète sur les sables mouvants, sur la lisière des plaques sableuses entièrement dénudées... Ses petites graines sont nourrissantes et de bon goût... Les Mongols amassent le *zoulkhir* et le battent sur les pelades argileuses qui bossellent les sables. On fait griller les graines à feu doux, on les foule pour les décortiquer, et l'on en tire une farine qui se mélange au thé<sup>1</sup>. » C'est la dernière ressource de la saison brûlante. Par places, dans cette aridité, les chercheurs d'eau trouvent les nappes souterraines.

« Dans les endroits appelés *Chanda*, là où le sol est bas et humide, et dans les cavités montagneuses appelées *Sair*, l'eau apparaît à la profondeur de deux pieds; dans les *Bou-ridou* dont l'herbe, extraordinairement épaisse, entretient l'humidité, l'eau est généralement mauvaise; dans les *Kouï-bour* enfin, l'eau est recouverte d'une couche de terre si mince, que les mulets sauvages la font jaillir à coups de sabots pour s'en abreuver<sup>2</sup>. »

1. Prjewalski, d'après l'édition allemande, p. 199.

2. Extraits chinois dans Palladius, p. 28-29.

Tout autour, le sol aride scintille au soleil, et la vie n'y est pas éteinte.

« De petites fleurs blanches et jaunes à cinq pétales se montrent au milieu des pierres; autour, le sol est sablonneux et entremêlé de tout petits cailloux. Dans le sable scintillent d'innombrables parcelles d'or et de mica à cinq ou six facettes, si légères que le vent les emporte comme de la balle; on rencontre aussi des conglomérats de granit et de quartz dans lesquels elles sont comme enchâssées<sup>1</sup>. »

Plus loin encore, la terre dure s'anime, la végétation lutte et s'accroche :

« La *Khargana* est une plante ligneuse, peu élevée, et qui croît de travers; ses rejetons tapissent presque le sol; on pourrait l'appeler *Arbre nain*; plus le sol est dur et aride, plus elle est large, verte et forte; sur les flancs rocaillieux des montagnes, elle forme des bosquets entiers de bienfaisante verdure; dans les lieux bas et unis, elle est rabougrie et décolorée... La *Boudargana* croît en touffes qui prennent la forme de bouquets; ses tiges flétries portent de menus rameaux chargés de graines; ses fleurs sont jaunes; on la rencontre dans les lieux bas et les dépôts de sel. Quant aux tiges flexibles mais incassables du *Deressou*, elles couvrent les tas de sable. Les Mongols disent qu'ici les vents soufflent continuellement et ne se calment que la nuit; aussi, au printemps, les nuages de pluie sont-ils emportés au-dessus de la steppe sans laisser tomber une goutte d'eau... Mais dès que la pluie tombe, le sol se couvre de verdure; la végétation, sur cette steppe d'apparence si infertile, est très active. En revanche, c'est le vent qui anime ces déserts; la nuit, éclairés par la lune, ils sont sans couleur, sans vie, et paraissent voués à l'éternel repos<sup>2</sup>. »

1. Palladius, p. 30-31.

2. *Id.*, p. 31-36.

Les nuits sont glaciales, et, même le jour, les sautes de température d'une brutalité terrible. En Alachan, Prjewalski observait le 13 mars, à une heure de l'après-midi, 22 degrés au-dessus de zéro, et le lendemain, à la même heure, 5 degrés au-dessous; le 31, la steppe était couverte de neige, sur une épaisseur de 36 centimètres et le thermomètre descendait à 16 degrés au-dessous de zéro; en mai, il marquait 2 degrés au lever du soleil, et 40 degrés à l'ombre dans la journée. « Même dans la Mongolie sud-est, sous une latitude de 42 degrés, qui est à peu près celle de Naples, Prjewalski observa (20 nov. 1871) 32 degrés 7, tandis que dans le Gobi septentrional et dans la Dzoungarie (Pé-Lou), on voit quelquefois le thermomètre baisser au-dessous du point de congélation du mercure. D'autre part, dans les mêmes localités, les étés ont une température presque tropicale qui s'élève (à l'ombre) à 36 et 38 degrés. A cette époque, le sol dénudé du désert s'échauffe ordinairement jusqu'à 50, 60 degrés quelquefois, tandis qu'en hiver la température descend au-dessous de 26 degrés<sup>1</sup>. »

Dans la cuvette du bassin occidental, l'été n'est pas moins féroce. « Le climat continental est beaucoup plus excessif dans le Khiva, à Bokhara et à Tachkent, qu'il ne l'est dans le Fergana, à Samarcande, ou dans le Chari-çabz. C'est à Khiva, et non à Samarcande, qu'on pouvait, au dire de Basiner, faire à la façon indigène, très originale, le pronostic de l'été. Le mois de mai y étant considéré comme le début de l'été, les Khiviens, nous dit Basiner, tentent l'expérience suivante. Dans une terre exposée aux rayons du soleil, ils placent des œufs de poule et lorsque trois fois dans le courant de la journée, les œufs arrivent à être cuits, l'été sera bon et promet une récolte abondante<sup>2</sup>. » Plus à l'est, en été et

1. Tchihatchef, p. 417-418.

2. Moser, p. 58.

en automne, souffle le vent sinistre de *Garmsal*<sup>1</sup>, le *Tebbad*, « le vent de fièvre » des Persans.

« Le courant bas, venant de l'ouest et du sud-ouest, passe par-dessus les déserts brûlants de la Tourkménie et vient se heurter à la montagne où la porte de Khodjent lui livre un passage d'entrée dans le Fergana. M. Capus a vu, alors que le *Garmsal* soufflait, le thermomètre monter à 41 degrés, le 28 mai 1881, à une heure du soir, dans la steppe de la Faim. Le soleil était voilé par un écran de poussière fine et brûlante, l'air insupportable, lourd; tout dans le paysage gris est abattu, désolant; tout le paysage est noyé dans une poussière grise qui laisse à peine deviner la position du soleil au-dessus de l'horizon. Chose singulière, ce vent brûlant est suivi quelquefois d'une baisse considérable de la température. En 1876, vers la moitié du mois d'octobre, la neige est tombée abondante à Tachkent et à Pendjakent, après que le *Garmsal* se fut apaisé<sup>2</sup>. »

En automne, puis en hiver, les Montagnes du Ciel rassemblent les orages, et les abattent avec la tempête du nord-est, sur le golfe oriental du Nan Lou, sur la vallée de la Tarym, puis, avec le vent du nord-ouest, elles les précipitent sur le bassin oriental du Gobi, « remplissant l'atmosphère de nuages de sable très ténu<sup>3</sup> » et chassant sur la basse terre l'armée des dunes marcheuses. Puis vient le terrible hiver d'Asie Centrale; dans les bas-fonds, dans les vallées, au flanc des montagnes, la neige s'entasse morne, énorme, jusqu'aux confins de l'Inde, jusque sur le versant sud de l'Hindou Kho. Le Grand Mogol Bâber nous raconte sa rude marche d'hiver, de Hérat à Kaboul : « La neige devint si épaisse qu'elle mon-

1. Mot composé du persan *Gharm*, « chaud », et du vieux turc, *sal, sel*, pour *ial, icl*, « vent ».

2. Moser, p. 71-72.

3. Tchihatchef, p. 419.

tait au-dessus de l'étrier; souvent, les pieds des chevaux ne touchaient pas le sol, et il neigeait toujours... pendant une semaine nous battîmes la neige... à chaque pas, on enfonçait jusqu'à la ceinture, et parfois jusqu'à la poitrine... lorsque quinze ou vingt hommes avaient foulé la neige de leurs pieds, on faisait passer sur la piste un cheval sans cavalier, qui enfonçait jusqu'aux étriers, ou même jusqu'au trousséquin; il s'avancait ainsi de dix à quinze pas, après quoi il était à bout de forces<sup>1</sup>. » Une glace compacte fige lacs, fleuves et rivières, sauf, dans un profond repli, au nord de la montagne du Ciel, le merveilleux « lac aux Eaux Chaudes », *Isig Koul* des Turcs, que les Mongols appellent *Timourtou Nour*, « le Lac ferré ». Sur la plaine et les plateaux, la fine poussière de neige ne tient pas; les vents déchainés la balaient, l'amoncellent et la font monter à l'assaut de tout obstacle, homme, bête, colline, tronc d'arbre écroulé, qu'ils cinglent de milliards d'aiguilles glacées, et qu'ils ensevelissent en un instant.

C'est le chasse-neige : « il faut avoir vu un coup de vent dans la steppe pour se faire une idée de ce que peut être un chasse-neige. La neige, celle qui tombe et celle qui recouvre la terre, est lancée avec une telle force qu'il est impossible de regarder du côté du vent; elle s'amoncelle si rapidement contre ce qui lui fait obstacle qu'elle recouvre en peu de temps tout ce qui dépasse le niveau de la plaine; l'air est obscurci de telle sorte qu'on ne voit pas à quelques pas devant soi... Le danger du chasse-neige est tellement connu que dans la ville d'Omsk, on tend, le long des édifices où sont placées des sentinelles, une corde que le soldat tient dans sa main pour pouvoir marcher pendant le chasse-neige sans s'écarter de la maison, et sans s'exposer à partir au

1. Bâber, p. 439 et 441, t. I, trad. p. 244, et 245, texte..

hasard dans les rues. Il est arrivé qu'à Omsk, des animaux et des hommes ont péri dans les rues sans rencontrer une maison pour s'y réfugier; du reste, le fait est arrivé en ma présence, il y a quelques années, dans un des faubourgs de Kazan, pendant un chasse-neige qui dura cinq jours, à la suite duquel une centaine de personnes périrent aux portes de la ville <sup>1</sup>. »

En Fergana, souffle le vent glacial de « ha, moine! » — *ha, derviche!* « On raconte que certains derviches sur cette lande furent assaillis du vent, cheminant; l'un l'autre ne se retrouvant plus, ils s'écriaient : ha, derviche! ha, derviche! jusqu'à ce qu'ils périrent. Depuis quoi, la lande est dite : ha, derviche <sup>2</sup>. » C'est le vent noir et glacial de *Bourane* <sup>3</sup>, « tourbillon », *Kara Bourane*, « tourbillon Noir », comme l'appellent les Turcs, le *Bourane* qui rend les chevaux fous <sup>4</sup>. Les Mongols et les Toungouzes, enveloppés par la sombre trombe de neige, ont donné son nom à l'obscurité même; *Bouragane*, en mongol, signifie « le sombre », et en toun-gouze, *Bourou Karane*, « les ténèbres <sup>5</sup> ».

Quand la tourmente s'arrête, par temps clair, la bise glaciale souffle sans trêve, sèche, implacable, comme l'aride vent d'été où tremblote le *ialguine*, « mirage » des steppes.

« Froid de 30° et vent ininterrompu de nord-ouest, qui

1. Jaunez Sponville, *Bulletins de la Société de géographie*, année 1863, p. 470-71.

2. Bäber, trad., I, 7; texte, 3.

3. Du mot archaïque « Bourmak », tourner, tourbillonner. Le Bourane, dans le bassin occidental, souffle du nord et du nord-est.

4. « Parfois, ces tempêtes printanières provoquent de véritables paniques au milieu des troupeaux de bétail qui s'enfuient comme pris de folie et vont s'engouffrer dans quelque ravin. La langue russe a créé une expression spéciale pour désigner cette folie lorsqu'elle s'empare des troupeaux de chevaux : on dit que le *taboun charaknoulia* » (Moser, p. 73). — *Taboun* n'est pas un mot russe, mais turc et mongol, qui signifie « troupeau de chevaux, haras », la *manada* de nos langues romanes.

5. *Puru*, tourbillon de neige, en finnois.

rend la bise encore plus âpre... Il faut être de fer pour supporter un pareil voyage <sup>1</sup>. »

Ces hommes de fer, qui supportent de pareils voyages, ont maintes fois changé la face de l'Asie; je vais raconter comment.

1. Prjewalsky, trad. allemande, p. 52.